THÈSE DE
TOULOUSE.
1882
N°. 10.

ESSAI CRITIQUE

SUR

LA SECTE DES ESSÉNIENS

PAR

HENRY OLIVIER

E. C.

MONTAUBAN

TYPOGRAPHIE MACABIAU-VIDALLET, CARRÈRE, SUCCESSEUR

1882

ESSAI CRITIQUE

SUR

LA SECTE DES ESSÉNIENS

THÈSE

PUBLIQUEMENT SOUTENUE

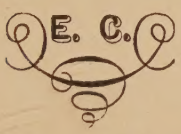
DEVANT LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE MONTAUBAN

En juillet 1882

Par Henry OLIVIER, de Ganges (Hérault)

Bachelier ès-lettres

Aspirant au grade de bachelier en théologie



MONTAUBAN

TYPOGRAPHIE MACABIAU-VIDALLET, CARRÈRE, SUCCESSEUR

—

1882

A LA MÉMOIRE D'UN PÈRE ET D'UNE MÈRE BIEN-AIMÉS

Si quid boni vestrum.

A LA MÉMOIRE DE MON FRÈRE ARMAND

Elève de l'Ecole de Médecine navale

A MON FRÈRE ALEXIS

Ex-interne des hôpitaux d'Oran et de Saint-Denis-le-Sig

A MONSIEUR RECOLIN

Pasteur de l'Eglise Réformée de Paris

Souvenir affectueux

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

UNIVERSITÉ DE FRANCE

Académie de Toulouse

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE MONTAUBAN

PROFESSEURS

MM.

Bois, Doyen,	*Morale et éloquence sacrée.*
Nicolas ❋,	*Philosophie.*
Pédézert ❋,	*Littérature grecque et latine.*
Monod ❋,	*Dogmatique.*
Bruston,	*Hébreu et critique de l'A.-T.*
Wabnitz,	*Exégèse et critique du N.-T.*
Doumergue,	*Histoire ecclésiastique.*

Leenhardt, chargé d'un cours de *Sciences naturelles.*
Sayous, chargé d'un cours d'*Histoire* et de *Littérature.*

EXAMINATEURS

MM. BRUSTON, *Président de la soutenance.*
NICOLAS ❋.
WABNITZ.
PÉDÉZERT ❋.

La Faculté ne prétend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières du Candidat.

ESSAI CRITIQUE

SUR

LA SECTE DES ESSÉNIENS

INTRODUCTION

Rien de ce qui touche aux origines du Christianisme ne saurait nous laisser indifférents : nous sommes naturellement curieux de connaître quelles étaient les croyances de la génération qui fut contemporaine du Christ et en particulier du peuple Juif, au sein duquel s'est exercée son activité terrestre ; nous voudrions pouvoir reconstituer la physionomie morale et religieuse de cette époque, de cette nation qui eut le privilège de voir et d'entendre Jésus. Nous voudrions pouvoir refaire le cadre dans lequel est venue briller la grande et magnifique figure du Sauveur et connaître ce terrain où fût jetée pour la première fois la semence de cette doctrine nouvelle qui devait régénérer le monde. Mais, il y a là plus qu'une simple curiosité ; nous voudrions en interrogeant l'histoire examiner si cette

doctrine n'est pas elle-même contenue en germe dans les idées du temps, si la religion du Christ n'est que l'évolution, le développement suprême des doctrines antérieures ou contemporaines, si Jésus en un mot est le disciple d'une école quelconque, ou si son enseignement vraiment personnel et original, dépassant tout ce que la conscience humaine avait pu trouver jusqu'alors sur la morale et sur Dieu, ne peut provenir que d'une révélation divine. Nous voudrions examiner enfin dans quels rapports la religion nouvelle que Jésus est venu apporter au monde s'est trouvée vis-à-vis des croyances et des idées du temps, ce qu'elle a pu leur emprunter ou comment elle les a modifiées elle-même. A cet égard rien ne saurait être à la fois plus utile et plus intéressant qu'une histoire des idées religieuses au sein du Judaïsme au moment de la venue du Messie et dans les quelques siècles qui précédèrent son apparition. Si le Christianisme a quelque part des antécédents, c'est là qu'il faudrait aller les chercher. Nous ne nous sommes pas proposé un si vaste sujet qui dépasserait nos forces et les limites de ce travail; mais nous n'oserions pas affirmer cependant que nous n'avons pas été poussé par un mobile de ce genre en choisissant pour l'objet de notre étude celle des tendances juives qui nous a paru offrir le plus de ressemblances avec le Christianisme, et que quelques pères même de l'Eglise frappés de ces analogies, ont prise pour une secte chrétienne, nous voulons parler de l'Essénisme.

CHAPITRE PREMIER

Examen des Sources.

Au moment où parut le Messie, et tandis qu'il exerçait son ministère en Galilée et en Judée, trois sectes principales ou plutôt trois partis se partagaient les descendants d'Abraham ; c'étaient d'un côté les Pharisiens, les plus nombreux et les plus puissants, qui confondant sans cesse l'extérieur et l'intérieur, s'attachant à la lettre et jamais à l'esprit de la loi, avaient fini par faire de la religion mosaïque, un ritualisme sans vie, une longue suite de formules et de cérémonies ; de l'autre les Sadducéens, ennemis de l'orthodoxie pharisienne, qui se recrutaient parmi l'élite de la population ; esprits sceptiques et indépendants, qui satisfaits de leur sort ici-bas, rejetaient la croyance à l'immortalité de l'âme et à qui il manquait la chose essentielle en matière de foi, le sentiment religieux l'aspiration vers le divin. Entre ces deux partis se trouvaient les Esséniens que ne pouvait satisfaire le légalisme pharisien et encore moins le septicisme desséchant des Sadducéens, et qui, pour échapper à l'influence de ces deux tendances opposées, avaient été amenés à fonder une association mystique et religieuse tout à la fois.

De ces trois partis, celui qui nous occupe, l'Essénisme est de beaucoup le moins connu; bien que les Esséniens aient dû posséder des écrits (1), leurs livres ne nous sont pas parvenus et nous en sommes réduits pour étudier leurs doctrines et leurs mœurs aux témoignages de Joséphe et de Philon, et aux quelques lignes que Pline leur a consacrées dans son histoire naturelle (2). Le Talmud, si riche cependant en renseignements précieux sur la vie juive a cette époque ne nous fournit aucune donnée sur les Esséniens. Mais ce qu'il y a de plus étonnant c'est le silence absolu des écrivains du Nouveau Testament qui parlent cependant à plusieurs reprises des Pharisiens et des Sadducéens et qui n'ont pas même mentionné le nom des Esséniens. Quel est le motif de ce silence? Est-ce parce que Jésus n'a pas eu l'occasion de se trouver en contact avec des Esséniens? Serait-ce parce que leur religion qu'ils pratiquaient avec ferveur et sans hypocrisie, n'aurait pas donné prise à ses invectives comme celle des Pharisiens? Nous n'essaierons pas comme on a tenté maintes fois de le faire, d'en chercher la raison et nous nous contenterons de signaler le fait. Quoi qu'il en soit, les documents qui peuvent servir de base sérieuse à l'étude de l'Essénisme sont fort rares à part les auteurs que nous avons déjà cités, il ne nous reste aucun ouvrage à consulter; tous les écrivains postérieurs qui ont parlé des Esséniens n'ayant fait que puiser leurs renseignements à ces trois sources; aussi malgré la richesse apparente de la littérature théologique sur ce sujet ne sommes nous pas plus avancés que si nous en étions réduits aux seuls récits de Pline de Joséphe et de

(1) Josèphe, *Guerre des Juifs*, II, 12.

(2) Pline, *Histoire naturelle*, livre V, ch. XVI et XVII.

Philon. Il est donc nécessaire de remonter à ces trois sources primitives et d'en examiner la valeur puisque c'est d'elles que découle tout ce qu'il nous est permis de savoir sur la secte qui nous occupe.

Les plus anciennes données que nous possédions nous sont fournies par le philosophe juif, Philon d'Alexandrie, qui naquit trente ans environ avant l'ère chrétienne. Elles se trouvent dans le *Quod Omnis Probus liber* (1), et dans un fragment de son *apologie des Juifs* (2) qui nous a été fort heureusement conservé par Eusébe. On a bien souvent contesté, nous le savons, l'authenticité du premier de ces ouvrages. mais comme le fait remarquer Lucius (3) dans un travail récent sur l'Essénisme, Frankel est le seul qui donne des raisons à l'appui de cette thèse. Le respect que l'auteur du *Quod omnis probus liber* professe pour la philosophie grecque, son attitude bienveillante vis-à-vis du polythéisme greco-romain, enfin, sa façon de parler du judaïsme et qui semblerait indiquer, en effet, qu'il ne se donne pas lui-même pour un juif, tels sont les principaux arguments que ce critique fait valoir en faveur du caractère anti-philonien de cet écrit (4). Sans nous engager dans les détails d'une discussion qui sortirait des limites de notre étude et qui nè serait pas du reste, de notre compétence, qu'il nous soit permis cependant de dire avec Lucius (5) que nous ne voyons pas en quoi le *Quod Omnis Probus liber* diffère sur ces points des autres écrits de Philon. Ne retrouvons-nous pas dans les

(1) *Quod Omnis Probus liber*, vol. II, p. 457-459, éd. Mangey.

(2) Eusèbe, *Præparatio evangelica*, VIII, 11.

(3) Lucius, *Der Essenismus in seinem verhœltniss zûm Jûdenthûm.*

(4) *Frankel Ueber Palastinische und alexandrinische Schriftforschung*, Breslau, 1854.

(5) *Opus citat.*, p. 14.

autres ouvrages de cet auteur le même respect, la même admiration pour la philosophie grecque? N'y rencontrons nous pas la même déférence pour les mythes de la religion païenne à laquelle il semble accorder une certaine part de vérité? Il suffit pour s'en convaincre de lire les nombreux passages où il en est question. Quant à la manière objective dont l'auteur du *Quod Omnis Probus liber* parle du judaïsme ne la rencontrons nous pas encore chez Philon lui-même, lorsque mettant en opposition les mots ημεις et Ἑβραιοι, il a l'air de se ranger parmi les premiers; lorsqu'en parlant de la langue grecque il dit : « η ημετερα διαλεκτος? »

Du reste, ne retrouverait-on pas dans le *Quod Omnis Probus liber* exactement toutes les idées philoniennes, cela pourrait-il nous étonner puisque, d'après la plupart des critiques, cet écrit appartient à la jeunesse de Philon, c'est-à-dire au moment où le mélange de la religion juive et de la philosophie grecque d'où devait sortir le philonisme ne s'était pas encore opéré ? Cependant, l'authenticité du *Quod Omnis Probus liber* admise dans son ensemble, on peut encore se demander si le passage relatif à l'Essénisme ne serait pas une interpolation postérieure : la longueur de cette description, le peu de rapport qu'elle offre avec l'ensemble de l'ouvrage pourrait le faire supposer. Mais cette digression et sa longueur même ne s'expliquent-elles pas par un sentiment bien légitime de l'auteur ? Flatté dans son orgueil national, fier de pouvoir proposer quelques uns de ses compatriotes comme un exemple de sainteté, il s'est plu à raconter tout au long leurs vertus et s'est attardé dans cette narration.

Une autre question se pose devant nous : D'où Philon, qui vivait si loin des Esséniens et qui n'alla probablement pas en Palestine pendant sa jeunesse, a-t-il tiré lui-même

les renseignements qu'il nous donne? Evidemment il ne peut les avoir puisés qu'à une source juive, car jamais un auteur païen n'aurait parlé avec autant d'enthousiasme de l'Essénisme et surtout avec une connaissance aussi approfondie du judaïsme; seulement, fidèle à ses habitudes, il a entremêlé ce récit de remarques et de pensées philosophiques dans le genre de celles qui fourmillent dans le *Quod Omnis Probus liber*, donnant de la manière de vivre de ces héros des motifs qui ne devaient pas être toujours les véritables et contre lesquels la critique doit se tenir en garde.

Les données de l'Apologie appartiennent à une période plus avancée de la vie de Philon. Nous y trouvons une description plus claire, plus détaillée et surtout moins encombrée de réflexions personnelles. On sent que l'auteur a dû posséder d'autres sources et qu'il connaît mieux son sujet; à certains endroits même il revient sur ce qu'il a dit dans le *Quod Omnis Probus liber*. C'est ainsi qu'après nous avoir raconté que les Esséniens fuyaient les villes il nous dit dans son apologie qu'ils habitaient au contraire dans un grand nombre de villes; c'est ainsi encore que, revenant sur sa première évaluation, il élève de 400 à 10,000 le nombre des Esséniens. Evidemment il n'y a pas là contradiction mais correction. D'où vient à Philon cette connaissance plus approfondie de l'Essénisme? Pour l'expliquer Lucius (1) suppose qu'entre la composition du *Quod Omnis Probus liber* et de son Apologie, Philon a dû faire un voyage en Palestine. Nous savons en effet par Philon lui-même (2) qu'il est allé au moins une fois à Jérusalem; rien ne nous empêche de

(1) *Opus citat.*, p. 20-21.

(2) Eusèbe, *Præparat. Evang.*, VIII, 14, p. 398.

placer ce voyage à cette époque et tout nous porte à croire qu'étant en Palestine, il n'a pas dû manquer d'aller visiter les Esséniens dont il avait parlé avec tant d'enthousiasme pendant sa jeunesse.

C'est chez l'historien Flavius Joséphe que nous trouvons les détails les plus nombreux et les plus précis. Il nous les a laissés dans sa guerre Juive et dans son livre des Antiquités Judaïques (1). Contemporain des Esséniens et habitant la même contrée qu'eux, il était particulièrement bien placé pour se renseigner; de plus, il nous apprend lui-même dans son autobiographie qu'avant d'embrasser le pharisaïsme et pour se décider en connaissance de cause il avait étudié les trois sectes qui florissaient dans sa patrie (2). Il est donc permis de supposer qu'il connaissait de l'Essénisme tout ce qu'il était possible à un profane d'en savoir. Sous ce rapport son témoignage est donc de la plus haute importance et mériterait notre entière confiance puisqu'il ne parle que de choses qu'il a pu voir et contrôler lui-même. Malheureusement sa manière assez partiale d'écrire l'histoire n'est pas faite pour nous inspirer la même confiance; il écrit en apologète plutôt qu'en véritable historien. Son but évident est de montrer aux Grecs et aux Romains la supériorité de la religion Juive et, pour cela, il ne craint pas quelquefois d'altérer la vérité. C'est ainsi que pour relever sa nation aux yeux de ses lecteurs et pour leur faire voir qu'elle n'était pas en retard sur la Grèce ou sur Rome, il s'efforce de présenter les Juifs comme un peuple de philosophes : il fait aller Abraham en Egypte pour y

(1) *Guerre des Juifs*, livre II, ch. VIII, §§ 2-13. — *Antiquités judaïques*, XVIII, ch. I, §§ 2-5. — *Antiquités*, XIII, ch. V, § 9.

(2) *Autobiographie*, § 2.

étudier les sciences (1); Moïse, d'après lui, n'est autre chose que le précurseur de Platon (2). Avec un tel penchant pour l'exagération il est permis de se demander si Josèphe, poussé par le désir qu'il a de présenter les Juifs sous les plus brillantes couleurs, n'a pas été conduit à faire une peinture un peu flatteuse de l'Essénisme. Il se peut que, fidèle à son principe, il ait un peu forcé la note et surtout atténué les ombres pour faire des Esséniens des sages par excellence. Mais au fond sa narration, contrôlée du reste par celle de Philon, n'en demeure pas moins le document le plus précieux que nous possédions pour l'histoire de l'Essénisme et le seul témoignage d'un écrivain de l'antiquité qui ait vécu à côté des Esséniens. A ce titre, et tout en faisant la part du zèle patriotique de l'auteur, il mérite d'être placé au premier rang.

En revanche, les détails que nous donne Pline sont fort peu nombreux et suffiraient à peine à nous faire connaître l'existence des Esséniens, si nous en étions réduits à cette seule source. La courte notice qu'il leur consacre dans son histoire naturelle n'a guère d'autre mérite, que d'être la confirmation païenne des récits juifs de Josèphe et de Philon. Pline ne nous donne aucun renseignement sur la manière de vivre des Esséniens, sur leur association, sur leurs vertus. Tout ce qu'il nous apprend se résume en ces quelques mots : « Les Esséniens vivent au bord de la mer morte, sans femmes, sans enfants, n'ayant d'autre société que celle des palmiers et se recrutant par le prosélytisme » et tout ce qu'on peut en conclure, c'est l'antiquité de cette race

(1) *Antiquités Juives*, I, 8-12.
(2) *Contra Apion*, II, 24.

qu'il est étonné de voir se perpétuer depuis si longtemps. Il est probable que Pline n'a pas été lui-même le témoin oculaire de ce qu'il nous raconte. La manière dont il dépeint la Palestine, avec les mêmes couleurs que les autres pays, nous permet de supposer qu'il ne l'a jamais visitée lui-même. Ce n'est, cependant, ni à Joséphe ni à Philon, qu'il a emprunté les quelques détails qu'il nous donne, car, aucun de ces deux auteurs ne nous parle des bords de la mer morte comme séjour des Esséniens. Où les a-t-il puisés? Nous l'ignorons. Quoiqu'il en soit, et, malgré sa briéveté, le passage de Pline n'en est pas moins important à cause de son antiquité et comme confirmation des récits précédents.

CHAPITRE II

Organisation, coutumes, idées religieuses et morales de la Secte

Décrire les mœurs et les coutumes des Esséniens, c'est, nous le savons, s'exposer à reproduire ou à amplifier les détails que Josephe et Philon nous ont transmis. Cependant, comme aucun de ces auteurs, n'a eu la prétention de faire un traité complet et systématique sur la secte essénienne, il n'est peut-être pas inutile de mettre un peu d'ordre dans les renseignements assez épars, qu'ils nous ont transmis et de les grouper ensemble, sous ces chefs principaux : la constitution, les mœurs, les idées religieuses et morales. C'est donc à ces différents points de vue que nous allons essayer de classer les données de ces historiens.

La société, que formaient entre eux les Esséniens, était établie sur les bases d'une puissante organisation intérieure, appuyée sur une disciplime sévère et entourée du plus profond mystère. Pour faire partie de la secte, il fallait être juif de naissance, et se dépouiller au préalable de tous ses biens, en faveur de la communauté. Un noviciat, qui ne durait pas moins de 3 ans et pendant lesquels ils devaient s'exercer au genre de vie qui les attendait plus tard, était exigé de tous les prosélytes.

Après ce temps d'épreuves, s'ils en étaient jugés dignes, on les admettait à prêter le serment de fidélité aux statuts de l'ordre, serment d'autant plus solennel que c'était le seul toléré; mais, auparavant, ils recevaient ce qu'on pourrait appeler les insignes de la société : le tablier, la tunique et la hâche. Une fois admis, le néophyte était considéré comme un frère, mais il n'était pas pour cela l'égal de tous les membres de la secte; il avait au-dessus de lui des supérieurs, ses aînés dans la vie Essénienne. Une sévère hiérarchie séparait les membres de l'ordre en quatre classes qui correspondaient aux divers degrés d'initiation, et la démarcation était si profonde, que les Esséniens d'une classe supérieure ne pouvaient avoir du contact avec les autres sans se considérer comme souillés et sans se purifier aussitôt. De là, cette vénération des plus jeunes membres pour les anciens et le respect que tous avaient pour l'autorité, respect, qu'ils conservaient, même après leur exclusion de l'ordre, s'il leur arrivait d'en avoir été chassés. Les différends qui pouvaient s'élever entre eux, toutes les infractions au règlement, étaient jugés par un tribunal de cent membres qui avait le droit de prononcer l'excommunication, châtiment terrible, pour ceux qui en étaient frappés, car ils préféraient se laisser mourir de faim que de manquer à leurs serments, en touchant à des aliments préparés par des mains étrangères. Enfin, des économes, choisis parmi les meilleurs de la secte, étaient préposés à l'administration des biens de la communauté et chargés de les distribuer aux pauvres.

Telle était à peu près, dans ses traits généraux, l'organisation des sociétés esséniennes. Examinons maintenant leur manière de vivre et leurs principales occupations. Retirés par groupes nombreux, dans des villages qui

devaient leur appartenir tout entiers, ou bien mêlés au bruit des villes, qu'ils évitaient cependant autant que possible, les Esséniens menaient un vie laborieuse et tranquille. Tout métier qui avait trait au luxe ou à la guerre leur était interdit ; ils ne s'adonnaient qu'aux arts de la paix et principalement à l'agriculture. On ne voyait chez eux, ni esclaves, ni femmes ; l'esclavage était aboli au nom de l'égalité que la nature a établie entre tous les hommes. Le mariage n'était qu'une exception tolérée dans le but unique de perpétuer l'espèce. Leur nourriture était des plus frugales. Leurs vêtements, d'une extrême simplicité, consistaient en une tunique blanche qu'ils mettaient au moment des repas et des cérémonies religieuses, et en habits grossiers qu'ils portaient jusqu'à complète usure pendant les heures de travail, ce qui ne les empêchait pas d'être d'une excessive propreté et d'accorder beaucoup de soins à la santé du corps. Mais, les nécessités de l'hygiène une fois satisfaites, ils repoussaient avec horreur tous les raffinements de la toilette, tout ce qui pouvait contribuer à rendre la vie molle et efféminée. C'est ainsi que, non seulement, ils s'abstenaient avec un grand scrupule de s'oindre avec de l'huile, mais qu'ils se croyaient souillés et se purifiaient aussitôt, si par hasard, une goutte de ce liquide était tombée sur eux.

La vie de l'Essénien s'écoulait dans le travail et la prière. Le matin, avant le lever du soleil qu'on attendait dans le plus profond silence (1), c'était pour chacun

(1) Quelques auteurs (*Vossius de Sybillinis oraculis*, v ; Le Clerc, *Hist. ecclésiast.*, Prolog. § 1, ch. 4) ont voulu voir dans cette coutume des Esséniens une véritable adoration du Soleil et, s'appuyant sur le passage de Josèphe, *Guerre Juive*, livre II, 12, ils les ont accusés d'héliolâtrie. L'existence d'un pareil culte nous paraît inadmissible au sein du Judaïsme, à plus forte raison chez une secte qui se

l'heure de la méditation et du recueillement, et quand l'astre du jour avait commencé à répandre sa lumière, la communauté tout entière se mettait à prier. A cette prière matinale succédait le travail, chacun se rendait à son ouvrage, les uns aux champs, les autres à leur métier. Puis vers la cinquième heure, venaient les ablutions et le repas en commun. Revêtus de leurs habits sacrés, ils se rendaient au réfectoire comme dans un lieu saint. Une fois à table, ils attendaient pour rompre le silence d'avoir été servis, et que l'un des plus anciens, chargé de cette fonction, eût imploré sur les aliments la bénédiction divine. Le repas se terminait par une action de grâces et tous après avoir repris leurs habits de travail retournaient à leurs occupations. Le soir, un repas sem-

distinguait précisément du reste des Juifs plutôt par son spiritualisme que par son matérialisme. Qu'on relise, du reste, attentivement le récit de Josèphe : Ce n'est pas après avoir parlé de la piété exemplaire des Esséniens envers Dieu qu'il peut leur attribuer un acte si contraire au monothéisme. Faut-il, comme l'a fait Arnaud d'Andilly pour sa traduction, lire, εις αυτό au lieu de εις αυτον dans le texte grec et par la suppression du ν, faire que la prière des Esséniens s'adresse à Dieu et non plus au soleil, à Θειον qui est neutre et non à Ηλιος, masculin? L'idée est assez ingénieuse et peut se soutenir. Quoiqu'il en soit, il est certain que les Esséniens ont eu une affection toute particulière pour le soleil; ce qui le prouve, c'est le recueillement dans lequel ils attendaient son retour et la crainte ridicule qu'ils avaient de souiller ses regards pour la satisfaction de leurs besoins les plus légitimes. Qu'entraînés par la ressemblance allégorique qu'ils trouvaient entre le soleil matériel et la lumière divine, les Esséniens aient eu pour cet astre une certaine vénération et que chaque matin ils aient attendu son apparition avec impatience, cela se conçoit; mais il y a loin de cette joie que leur inspirait le retour de la lumière à un culte positif et à une adoration grossière. C'eût été une superstition trop contraire au judaïsme contre laquelle Josèphe n'eût pas manqué de s'élever ou pour mieux dire qu'il eût passée sous silence.

blable au premier, réunissait encore la communauté. Le Sabbat que les Esséniens observaient plus rigoureusement encore que le reste des Juifs, venait seul interrompre la monotomie de cette existence. Ce jour-là ils ne se permettaient aucun travail et ne touchaient à rien ; la veille, ils préparaient leur nourriture, et ils poussaient même le scrupule si loin qu'ils évitaient, autant que possible, pendant la durée du Sabbat de satisfaire aux besoins les plus légitimes de la nature.

A la simplicité et à la pureté de leurs mœurs, les Esséniens joignaient aussi une touchante compassion pour les misères de leurs frères et une hospitalité cordiale et réciproque. Le produit de leur travail était mis en commun et servait au soulagement des malheureux ; les infirmes et les vieillards en recevaient leur part, aussi bien que ceux qui pouvaient travailler.

La vieillesse était honorée et entourée du plus profond respect. Enfin, lorsqu'ils allaient en voyage, ils étaient hébergés par leurs frères, pour qui c'était à la fois un plaisir et un devoir de veiller à leur entretien. Aussi n'emportaient-ils dans leurs pérégrinations que les armes nécessaires en cas d'attaque.

Quant à la doctrine et aux idées particulières de la secte, il serait difffcile de les préciser exactement. Il y avait, chez les Esséniens, comme chez toutes les associations mystiques de ce genre, une sorte de science occulte que tous les membres de l'ordre eux-mêmes ne connaissaient pas. Un secret absolu sur tout ce qui s'enseignait dans la société était exigé des adeptes et était même une des conditions principales de l'admission. Peut-être cette doctrine secrète était-elle contenue dans ces livres qu'ils lisaient dans leurs synagogues, et que les plus anciens

seuls pouvaient interpréter et expliquaient aux autres (1). Malheureusement aucun écrit essénien n'est parvenu jusqu'à nous, et nous en sommes réduits, sur ce point, à de simples conjectures. Cependant, par le serment d'entrée que Josèphe nous a conservé, il est facile de se représenter ce que pouvait être cette partie secrète de l'essénisme. Les prosélytes, au moment de leur réception, juraient de tenir *secret le nom des anges* (2). Ce seul indice suffit pour nous faire entrevoir quelle était la nature de leurs spéculations et à quels écarts de l'imagination ils devaient se laisser entraîner. L'interprétation allégorique et symbolique des écritures jouait aussi un grand rôle chez eux, et ils devaient, à coup sûr, y puiser tout un système d'idées théosophiques, d'où sortirent peut-être plus tard le gnosticisme et la cabale juive. La divination a laquelle nous savons qu'ils se livraient, et dont Josèphe nous a laissé des exemples trop extraordinaires pour que nous puissions y ajouter foi (3); l'interprétation des songes, la connaissance de quelques remèdes pour certaines maladies, faisaient encore partie de cette science occulte dont la secte était si fière et qu'elle prenait tant de soin de dérober à la curiosité des profanes, Mais à côté de cette doctrine mystérieuse, qui n'était l'apanage que d'un petit nombre d'élus, au-dessus de ces exagérations mystiques dont ils se montraient si jaloux de conserver le monopole, se trouvaient des idées plus élevées et plus répandues qui, franchissant

(1) *Quod Omnis Probus liber*, p. 878. Edition Tornébe et Hœschell, Francfort.

(2) Josèphe nous transmet ainsi une partie du serment qu'on exigeait des néophytes : αφεξεσται δε λησταις, και συντηρησειν ομοιως τατε της αιρεσεως βιβλια, καιτα των αγγελων ονοματα. *Guerre des Juifs*, II, 12.

(3) *Antiq. J.*, livre XV, ch. XIII; livre XIII, ch. XIX.

le cercle étroit des initiés, étaient entrés pour ainsi dire dans le domaine public, et que, pour cette même raison, il nous est plus facile de connaître.

A la base de la théologie des Esséniens se trouvait la croyance en un Dieu unique et saint, créateur de l'Univers et cause directe de tout ce qui arrive ici-bas. Cette notion de l'intervention divine dans le monde et jusque dans les moindres détails de la vie individuelle, semblerait même s'être élevée chez eux à la hauteur d'un véritable fatalisme, si nous prenions à la lettre les expressions de Josèphe (1). Cet auteur nous les représente, en effet, comme attribuant toutes choses au destin, à l'εἱμαρμένη; mais nous ne pensons pas qu'il faille voir dans ce mot un équivalent du *fatum* des anciens, car nous savons, par d'autres passages de Josèphe lui-même, corroborés par le témoignage de Philon, que les Esséniens admettaient la responsabilité de l'homme et par conséquent sa liberté, puisqu'ils faisaient dépendre la félicité ou le malheur éternel de la conduite que chacun aurait eue ici-bas, puisque, surtout, ils se croyaient capables par eux-mêmes d'arriver à la vertu (2). En attribuant aux Esséniens cette soumission aveugle au destin, Josèphe a certainement cédé à son penchant favori de présenter le judaïsme sous des formes grecques, et, pour le plaisir d'établir une comparaison de plus entre les philosophes de la Grèce ou de Rome et la secte essénienne, il n'a pas craint de se mettre en contradiction avec lui-même.

Peut-être, faut-il voir encore une réminiscence des idées philosophiques de la Grèce, dans la manière dont Josèphe nous dépeint la croyance des Esséniens à l'immortalité de l'âme. Ils se la représentent, nous dit-il, en parlant de

(1) *Antiq. J.*, livre XIII, 5-9.
(2) *Antiq. J.*, livre XVIII, ch. I-V.

l'âme, comme une substance éthérée et subtile, qui, dégagée primitivement des entraves de la matière, est venue s'enfermer dans un corps à la suite d'une chute antérieure à cette existence. D'après eux, l'âme humaine, cédant à l'attrait du plaisir et des jouissances matérielles, avait consenti à s'unir au corps et, depuis, retenue dans ce dernier comme dans une prison, elle ne cessait de soupirer après sa liberté jusqu'au moment où la mort, venant briser ses liens, lui permettait de prendre son essor : alors, suivant qu'elle s'était rendue maîtresse ou esclave du corps, elle s'envolait vers le séjour des bienheureux où règne un printemps éternel, ou bien dans la sombre et froide demeure des méchants.

Cette distinction de l'âme et du corps, ce perpétuel antagonisme de la chair et de l'esprit était l'essence même de la doctrine et le fondement de la morale des Esséniens. Le corps, étant à leurs yeux le principe et le siège du mal, il était naturel que la vie de ces hommes, dont le but était de tendre à la perfection, fût une continuelle protestation contre tous les liens qui pouvaient rattacher l'âme au monde corporel. Aussi, la piété essénienne se distinguait-elle à la fois par son caractère éminemment pratique et spéculatif. Leur religion était une association curieuse de formalisme et de spéculation, mélange bizarre, mais qui n'a pas lieu de nous étonner, car nous les retrouvons dans toutes les sectes de ce genre, qui, comme l'essénisme, unissent l'ascétisme rigide à un mysticisme exalté.

Le but principal des Esséniens etait, nous venons de le voir, la sanctification de l'âme ; aussi, était-ce vers la morale que tendaient tous leurs efforts. Philon nous raconte, en effet, qu'ils étudiaient cette branche de la philosophie de préférence aux autres, parce qu'elle leur paraissait la seule nécessaire à l'acquisition de la vertu.

En parlant des mœurs esséniennes nous avons remarqué combien elles étaient pures et simples ; c'est que les principes moraux d'où elles découlaient n'étaient pas moins beaux. Les Esséniens rapportaient tous les devoirs de la vie à ces trois règles fondamentales : l'*amour de Dieu*, l'*amour de la vertu* et *celui des hommes*. A la première de ces règles ils rattachaient le devoir de la chasteté, celui de ne pas prendre le nom de Dieu en vain et de dire toujours la vérité ; de l'amour pour la vertu dérivaient le mépris des richesses, la fuite des honneurs et des plaisirs, la tempérance et le respect des lois. L'amour des hommes, enfin, devait se manifester par l'amitié et la charité. Nous avons vu comment ils savaient mettre en harmonie leur vie tout entière avec les principes de leur morale qui consistait bien moins pour eux dans la théorie que dans la pratique. En résumé, leur morale se distinguait par sa droiture, sa pureté et son élévation et, malheureusement aussi, par un ascétisme exagéré. Sous certains rapports même, par l'horreur qu'ils avaient de la guerre et l'abolition de l'esclavage qu'ils ont été les premiers à proclamer, les Esséniens semblent avoir devancé les enseignements de l'Evangile et nous ne devons pas nous étonner si certains pères de l'Eglise, frappés de la beauté morale de quelques-uns de leurs préceptes, les ont pris pour des chrétiens.

Pour avoir terminé cet aperçu, assez sommaire, que nous avons essayé de donner de la secte essénienne il ne nous reste plus qu'à ajouter quelques mots sur les rapports qu'elle entretenait avec le grand culte national. Observateurs zélés, nous l'avons vu, de la loi sabbatique, les Esséniens avaient aussi une excessive vénération pour la personne et pour les écrits de Moïse et quiconque parmi eux s'était permis de médire du grand législateur était

immédiatement frappé de mort. Seulement, ils expliquaient ces écrits à leur façon et par leur méthode allégorique ils avaient fini par substituer aux rites mosaïques des cérémonies nouvelles. Grâce à leur interprétation symbolique, la purification par le sang avait fait place à la purification par l'eau. Ils n'immolaient point de victimes ; aussi s'étaient-ils complètement séparés du culte de Jérusalem et ne prenaient-ils aucune part aux sacrifices sanglants qui se faisaient dans le temple : ils avaient leurs prêtres et leurs cérémonies à part. Leur religion n'était pas cependant une rupture avec le culte de Moïse dont ils se croyaient les plus fidèles sectateurs, mais une protestation contre les abus de leurs contemporains ; ce qui le prouve, c'est le respect qu'ils avaient pour la personne de Moïse, ce sont encore ces offrandes que malgré leur séparation, complète, cependant, ils envoyaient encore de temps à autres au temple de Jérusalem comme pour protester de leur attachement au Mosaïsme.

Nous pourrions encore nous demander si les Esséniens nourrissaient, comme le reste des Juifs, des espérances messianiques et quelles idées ils avaient de la venue du Messie, Josèphe et Philon ne nous en parlent pas ; mais leur silence ne saurait nous faire conclure à la négative, car ils ne nous ont jamais dit un mot de cette attente, cependant si générale au sein du peuple juif. D'un côté, la piété si fervente des Esséniens nous porterait à croire qu'ils ont dû partager ces espérances de leurs compatriotes, mais, comme le fait remarquer, M. Pécaut (1), « il paraît douteux qu'une secte si pénétrée de la doctrine de l'immortalité de l'âme et qui d'ailleurs avait réussi à consti-

(1) *Revue Théologie*, Strasbourg, 1858. — *Les Précurseurs de l'Evangile*, p. 193.

tuer dans le siècle présent une association paisible et prospère, s'occupât beaucoup du règne du Messie, règne, qui, dans les idées juives, devait être temporel, au moins dans l'une de ses phases. » Il est donc probable que s'ils ont partagé l'attente générale d'un Messie, la notion, qu'ils devaient s'en faire, bien qu'elle ne fût pas la véritable, différait beaucoup de celle des autres Juifs.

CHAPITRE III

Question de l'origine des Esséniens.

Comment se forma, au sein du Judaïsme, cette association d'hommes si étonnante par ses mœurs et par ses doctrines? A quelle époque, apparut dans l'histoire, cette secte unique et si étrange dans les annales du peuple juif? Telles sont les questions qui se présentent naturellement à nous et que nous devons essayer de résoudre.

Aucun des trois auteurs que nous avons déjà cités comme les seules sources où il nous soit permis de puiser en pareille matière, ne nous fournit de renseignements bien exacts à ce sujet. Ils s'accordent, seulement, pour attribuer à l'Essénisme une certaine antiquité. Pline, semble faire remonter leur origne, aux temps les plus reculés : *Gens œterna in quâ nemo nascitur!* dit-il. Ce n'est là assurément qu'une exagération, une de ces phrases déclamatoires si chères à cet auteur, mais d'où ressort cependant avec évidence ce fait, que les Esséniens devaient exister dèjà depuis longtemps lorsqu'il en parle ainsi. Philon, de son côté, paraît tellement persuadé de l'ancienneté de cette secte, qu'il essaie d'en attribuer la fondation à Moïse lui-même. Malheureusement, nous ne rencontrons rien

dans les institutions mosaïques qui rappelle en quoi que ce soit l'organisation essénienne. Tout ce qu'il est donc permis de conclure du témoignage de ces deux auteurs, c'est qu'à leurs yeux la secte existait depuis longtemps au moment où ils en parlent.

La seule donnée chronologique qui puisse nous servir de base et nous guider pour l'histoire de l'Essénisme, nous est fournie par Josèphe. Cet écrivain nous apprend, en effet, que les Esséniens étaient déjà constitués en ordre sous le grand prêtre Jonathan, c'est-à-dire vers le milieu du second siècle avant Jésus-Christ ; mais il ne nous dit pas si, à cette époque, la secte était déjà ancienne, ou si elle venait seulement de se fonder. Quoiqu'il en soit, nous pouvons retenir cette date du pontificat de Jonathan et nous rappeler qu'il ne faut pas descendre plus bas que l'année 150 avant notre ère pour trouver l'origine de l'Essénisme.

Malheureusement l'étymologie même du nom des Esséniens qui, si elle était positivement établie, pourrait, peut-être, jeter quelque lumière sur la question qui nous occupe, est loin d'être incontestée. Philon nous dit bien qu'ils étaient ainsi nommés à cause de leur sainteté et il fait dériver leur nom du mot grec ὁσιος qui veut dire saint. Cependant, malgré la ressemblance apparente des deux mots, cette étymologie grecque donnée au nom d'une secte juive vivant en Palestine, peut à bon droit paraître suspecte et nous ne serions pas étonné qu'elle ait été imaginée par le philosophe d'Alexandrie qui n'était pas fâché d'y trouver un argument de plus en faveur de sa thèse, à savoir, que les Esséniens étaient les plus saints des hommes. Pour nous, il nous semble plus logique de chercher cette étymologie dans la langue même que parlaient les Esséniens et l'opinion de Drusius qui, au fond

revient à celle de Philon, nous paraîtrait plus plausible : assimilant en effet les Esséniens (c'est ainsi qu'il écrit) aux Khassidims, il fait dériver ce dernier mot de la racine Khassid qu'il traduit aussi en grec par οσιος. Cette hypothèse, acceptée par Lucius, semble en effet toute naturelle si, comme lui, on admet une parenté entre les Esséniens et ces Khassidims dont il est parlé dans le IIe livre des Macchabées. Remarquons toutefois qu'au point de vue philologique, à cause de la disparition du *daleth* elle offre peut-être plus de difficultés que toutes celles qui ont été proposées et qu'en tout cas, pas plus qu'elles, elle ne s'appuie sur une base historique. D'autres étymologies fort nombreuses ont été mises en avant pour le mot Essénien. Nous nous contenterons de signaler les principales : les uns, comme Suidas et Baronius, ont voulu le faire dériver du verbe *Khâzhâh* se taire, et par extension contempler ou, comme Jost et M. Réville de *Khâshâh* qui signifie a peu près la même chose; mais tout cela ne s'appliquerait guère aux Esséniens dont nous avons reconnu le caractère eminemment pratique. D'autres encore, Baur et M. Nicolas, ont cru trouver cette étymologie dans le verbe *assâh* qui veut dire guérir; cette désignation de guérisseurs conviendrait certaiment mieux aux Esséniens, puisque nous savons qu'ils avaient la spécialité de plusieurs remèdes et qu'ils soignaient certaines maladies, mais ce n'était là qu'une de leurs occupations secondaires. Grœtz fait dériver leur nom de l'araméen *Sakhâh*, se baigner, mais, outre qu'il est difficile d'admettre la suppression du *Cheth*, cette qualification de baigneurs pourrait tout aussi bien désigner les Pharisiens ou les Hémérobaptistes. Enfin, on a vu dans Essa, petite ville de Palestine, la patrie des Esséniens ou, du moins, l'endroit d'où serait parti le mouvement qui donna nais-

sance à la secte. Cette explication nous séduirait par sa simplicité même, mais ne serait-il pas étonnant que Josèphe, le seul auteur qui mentionne cette localité, ne nous en ait rien dit, lui, qui a si longuement parlé de l'Essénisme ?

Nous ne saurions donc voir dans toutes ces étymologies qu'on a essayé de donner, que des hypothèses plus ou moins probables sur lesquelles il n'est pas possible d'appuyer une opinion quelconque sur la naissance de l'Essénisme et la question étymologique est elle-même trop obscure pour nous fournir des éclaircissements sur celle de l'origine. Il faut donc renoncer à établir par des preuves purement externes et qui nous font complètement défaut, la date précise de l'apparition de l'Essénisme. Cependant, si laissant de côté la prétention de trouver l'origine historique de la secte, nous nous bornons à rechercher les tendances d'où elle est sortie, il nous sera peut-être moins difficile d'arriver à des résultats plus sérieux et de déterminer par cette voie, le moment précis de l'histoire, où, ces influences agissant, l'Essénisme a paru sur la scène du monde juif.

Mais, ici, les avis sont encore très partagés : l'Essénisme est-il un produit purement judaïque ou faut-il l'attribuer à des influences étrangères ? Telle est la question qui se pose et qui a été résolue dans des sens très divers. Les uns, frappés de sa physionomie essentiellement juive, n'y ont vu qu'un développement intérieur du judaïsme à l'exclusion de tout élément étranger, les autres, plus attentifs aux ressemblances qu'il offre avec certains systèmes philosophiques ou religieux, y ont vu tour à tour du néo-Pythagorisme, du Platonisme, du Mazdeisme et même du Boudhisme.

De toutes les hypothèses qui ont pour but de faire de

l'Essénisme le résultat d'idées étrangères qui auraient pris racine et fleuri sur le sol de la Palestine, la plus répandue, est celle qui consiste à le rattacher au Néo-Pythagorisme. C'est l'opinion que Zeller a soutenu en faisant ressortir avec infiniment de talent les nombreux points de contact qui existent entre les deux sectes (1). Ces rapports sont tellement multiples et l'historien sait les présenter avec tant de finesse, qu'on serait presque tenté, au premier abord, de souscrire à sa thèse et de reconnaître, en effet, une parenté très directe entre l'Essénisme et la nouvelle école pythagoricienne. Nous trouvons, chez les uns comme chez les autres, le même ascétisme, le rejet du serment, du mariage et des sacrifices sanglants, la même obligation du secret imposée aux néophytes, enfin, et surtout, la même croyance sur l'origine de l'âme et ses rapports avec le corps. Zeller pousse le parallélisme très loin et montre jusque dans les moindres détails une conformité frappante entre les deux sectes qu'il s'efforce d'assimiler, mais l'opinion de cet auteur, qui ne tient compte que des points de ressemblance sans insister sur les divergences, essentielles cependant, telles, que la transmigration des âmes à laquelle les Esséniens n'ont jamais cru et la constitution en ordre que les néo-pythagoriciens n'ont jamais pu réaliser, vient se briser contre les données de l'histoire puisque ces derniers n'apparurent que cent ans au moins après l'Essénisme. Du reste, toutes ces ressemblances qu'on invoque, alors même que nous n'aurions pas à nous défier de la façon plus ou moins grecque dont Josèphe et Philon, surtout en ce qui concerne la doctrine de l'âme, ont habillé l'Essénisme, suffiraient-

(1) Zeller, *Griech. Philosoph.* III, II, p. 583. — Zeller, *Theolog. Iahrb.*, 1856.

elles, comme on le prétend, pour nous faire admettre une parenté quelconque entre ces deux écoles? Les mêmes besoins moraux ne peuvent-ils pas se trouver partout au sein de la nature humaine et s'y traduire par des résultats analogues ? Et, parce que ces mêmes besoins se manifestent à peu près de la même manière, et produisent des effets semblables chez des peuples de nationalité et de race diverses, faudra-t-il, pour expliquer ces analogies, recourir à la théorie bien commode des emprunts ou d'une descendance directe ? L'esprit juif était-il si absolument réfractaire à l'ascétisme qu'on ne puisse admettre que ce dernier soit né tout naturellement sur le sol de la Palestine, aussi bien qu'ailleurs, sans l'intervention d'éléments étrangers ? Mais alors, pourrait-on comprendre comment, des doctrines si contraires à l'esprit judaïque, auraient pu pénétrer ainsi du dehors au dedans chez un peuple aussi fermé que les Hébreux à toutes les influences extérieures ? Il est vrai qu'on a voulu voir dans les Thérapeutes d'Egypte et dans le judaïsme alexandrin, les canaux par lesquels ces idées auraient peu à peu pénétré chez les Juifs d'Asie ; mais, même en admettant l'existence de ces thérapeutes que Josèphe et Pline n'ont pas connus et que Philon (à supposer que le traité de la vie contemplative soit bien de lui) est le seul à nous faire connaître, quelle action ces moines égyptiens auraient-ils pu exercer sur l'Essénisme dont ils seraient plutôt les successeurs que les précurseurs ? Quant au Judaïsme alexandrin, nous savons trop quel mépris les Juifs palestiniens professaient pour leurs correligionnaires du dehors, précisément à cause de leur contact perpétuel avec les païens, pour lui attribuer une influence de nature à produire un mouvement relativement aussi considérable que l'Essénisme.

D'autres critiques ont encore essayé de rattacher l'Essénisme aux religions orientales dont ils ont cru y reconnaître les traces. C'est ainsi qu'Hilgenfeld, après avoir considéré les Esséniens comme une secte d'apocalyptiques qui s'exerçaient par l'abstinence et l'ascétisme à des révélations surnaturelles, est revenu de cette première opinion, pour ne voir dans leur culte et leur genre de vie qu'un mélange d'éléments empruntés au boudhisme et à la religion des Perses (1). Lipsius, sans méconnaître le caractère essentiellement juif de la secte, croit cependant, qu'elle a subi l'influence du paganisme syrien (2). Enfin, M. Renan se demande si l'Essénisme « ne serait pas le résultat de la prédication de quelques moines boudhistes vagabonds qui, courant le monde, comme plus tard les missionnaires franciscains, auraient apporté leurs croyances jusqu'en Judée (3) ; mais n'est-ce pas entrer dans le domaine des hypothèses purement gratuites, pour ne pas dire de l'imagination et de la fantaisie !

Au fond, toutes ces théories qui consistent à réduire l'Essénisme à de simples importations étrangères, ne reposent sur d'autres bases que des ressemblances plus ou moins lointaines qu'il peut avoir avec certaines religions, sans qu'on soit obligé d'y voir, pour cela, un rapport direct de filiation. Nous ne voudrions pas affirmer que l'Essénisme ait été complètement pur de tout alliage étranger. Il se peut, que toutes ces influences qu'on invoque se soient produites à un moment de l'histoire et par des moyens qui nous sont restés inconnus. Il ne serait pas impossible, par exemple, que les Juifs, plus

(1) Hilgenfeld, *Die Iüdische Apokaleptyk Iena*, 1857. — *Der Essaismus und Jesus.*

(2) *Bibel-Lexicon de Schenkel*, article Essæer.

(3) *Vie de Jésus*, p. 199.

accessibles aux peuples de l'Orient avec lesquels ils avaient été mis en rapport pendant les longues années de l'exil, leur aient emprunté quelques unes de leurs croyances et de leurs superstitions. La vénération que les Esséniens avaient pour le soleil, leur conception dualiste de la matière et de l'esprit, leurs exorcismes et leurs essais de guérisons ne ne sont pas sans analogie avec ce que nous retrouvons chez ces dernières populations, mais conclure de là à une parenté de l'Essénisme avec les religions de ces différents peuples nous paraît une hypothèse bien hasardée à laquelle il n'est pas nécessaire, croyons-nous, de recourir, pour expliquer la naissance de ce parti au sein du peuple Juif.

Sans sortir des limites de la Palestine on peut saisir les origines et la suite du mouvement essénien dans le développement intérieur du Judaïsme lui-même. C'est sur ce terrain qu'un grand nombre de critiques ont cherché, mais dans des sens très divers, la solution du problème et c'est dans ce domaine qu'il faut circonscrire nos investigations comme l'a fait ressortir Lucius, à qui nous empruntons une grande partie des considérations que nous allons faire valoir (1).

Par sa séparation d'avec le reste du peuple, la secte des Esséniens qui formait, pour ainsi dire, un état dans l'Etat et une Eglise à part à côté du grand culte national, nous apparaît comme un phénomène étrange au sein de la société juive dont la maxime était précisément ce mot bien connu d'Hillel : « Ne te sépare pas du troupeau. » Rien de plus opposé, semble-t-il, au caractère hébreux, si profondément pénétré de l'esprit de famille, que cette asso-

(1) Lucius, *Opus citat.*, ch. IV. *Der Essenismus und das zeitgenœssische Judenthum.*

ciation d'hommes faisant du célibat une des conditions essentielles de la Vertu, et cette opposition paraît éclater avec encore plus de force sur le terrain religieux. Cependant, si l'on pénètre au fond des choses, l'Essénisme ne tarde pas à perdre ce caractère extraordinaire qui lui donne un air si étrange au sein du Judaïsme, et si nous l'étudions dans ses rapports avec les mœurs et les croyances contemporaines, nous découvrons dans ces dernières, sinon des idées identiques, du moins des conceptions et des usages qui s'en rapprochent. Essayons d'établir ce parallèle, qui nous montrera des analogies étonnantes.

Tout, nous l'avons vu, dans l'existence de l'Essénien, était réglé jusque dans les moindres détails, depuis la prière matinale jusqu'au moment du repos. Rien n'était laissé à l'initiative individuelle; le juif ordinaire n'était pas plus libre de ses mouvements. Un réseau inextricable de prescriptions enveloppait sa vie; un formalisme froid et mortel le suivait pas à pas, à la prière, au repas, en voyage aussi bien que dans l'intimité de la vie domestique. Depuis la plus tendre enfance jusqu'à l'heure de la mort, il était l'esclave d'une Loi implacable.

La crainte exagérée de se souiller, l'usage poussé jusqu'à la manie des purifications que nous avons rencontré chez les Esséniens, se retrouve presque au même degré chez le reste des Juifs. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire dans le *Mischnabh* les innombrables prescriptions relatives à la pureté : douze chapitres de ce recueil sont entièrement consacrés à cette question, capitale aux yeux de tout Israëlite fidèle. (1).

La casuistique des rabbins avait tellement renchéri sur les ordonnances mosaïques à ce sujet et les cas d'impureté

(1) Mishnah, *Sefer Tohorot.*

étaient devenus si multiples, que le juif le plus scrupuleux courait sans cesse le risque d'être souillé, même sans le savoir. De là cette manie des purifications, ces ablutions continuelles qui nous rappellent fort bien ce qui se passait chez les Esséniens. Ce danger perpétuel de se rendre impur au contact des hommes et des choses, la difficulté d'éviter les cas de souillure si fréquents dans l'état de mariage, suffiraient déjà pour nous faire comprendre que des Israëlites pieux, sincèrement épris du désir de satisfaire à toutes les exigences de la loi, aient rompu avec la société pour se vouer au célibat. Cette peur, toujours en éveil, de toucher par mégarde à quelque objet souillé ne nous explique-t-elle pas pourquoi les Esséniens ne consentaient à manger que des aliments qu'ils préparaient eux-mêmes, en même temps que leur aversion si profonde pour les onctions d'huile? Qui pouvait, en effet, les garantir de la pureté absolue de ce produit que la nature ne leur fournissait pas directement et qui aurait pu passer par des mains étrangères? Pour comprendre tous leurs scrupules à ce sujet, nous n'avons qu'à nous rappeler avec quelle défiance les autres juifs eux-mêmes se servaient des denrées que les païens pouvaient avoir touchées.

Quant à l'observation du sabbat, le rigorisme de certains rabbins ne le cédait en rien à celui des Esséniens. Un trait suffit pour en donner la preuve ; c'est la discussion entre les écoles d'Hillel et de Shammaï, pour savoir s'il était permis de manger un œuf pondu le jour du sabbat (1)!

Il n'est pas jusqu'à l'idée d'impureté que les Esséniens attachaient à la satisfaction de certains besoins de la nature

(1) *Cours de M. Wabnitz sur le Judaïsme contemporain de Jésus-Christ.*

et pour lesquels ils employaient mille précautions, qui ne se retrouve, sous des formes à peu près semblables, dans le Judaïsme. Nous nous contenterons pour ces détails de renvoyer aux auteurs eux-mêmes, qui se sont appliqués à faire ressortir ces analogies (1).

Il reste, sans doute, bien d'autres points sur lesquels les Esséniens semblent se séparer complètement du reste des Juifs, mais ces particularités, comme nous allons le voir, tiennent plutôt à leur constitution à l'état de corps organisé qu'à leurs principes mêmes. La soumission absolue aux supérieurs hiérarchiques, par exemple, la communauté des biens, les repas en commun, l'abolition de l'esclavage étaient des conditions essentielles de la vie conventuelle : tout le reste n'en fut que la conséquence. La vie ascétique devait naturellement produire chez eux, comme partout ailleurs, la tendance à l'extase et aux visions ; de là aux exorcismes il n'y avait qu'un pas, d'autant plus facile à franchir, que par la pureté relative de leur existence, les Esséniens devaient être regardés par leurs compatriotes et se considérer eux-mêmes comme à l'abri du contact des esprits immondes et, par conséquent, plus aptes que n'importe qui à leur en imposer. A tout cela ne tardèrent pas à s'ajouter, sans doute, d'autres éléments dont le but était de rehausser à l'extérieur le prestige et l'éclat de la secte : de là ces allures mystérieuses, cette doctrine secrète, peut-être aussi le rejet du serment destiné à rendre plus solennel celui des néophytes. Cependant, ici encore, on peut trouver dans le Judaïsme lui-même, les traces ou plutôt les germes de la communauté des biens, des repas et de la vie en commun. Disons, du reste; tout d'abord, que l'organisation des

(1) Herzfeld, III, 389. — Geiger, *Urschrift*, 409

Esséniens en société n'a rien qui puisse nous surprendre. De tout temps, les hommes qui ont eu les mêmes aspirations et partagé les mêmes croyances, ont été portés à se réunir. C'est ce qui arriva au sein du Judaïsme où, d'assez bonne heure, nous voyons se former en face de la caste patricienne et sacerdotale, des sociétés composées de juifs pieux, zélateurs de la Loi ; les membres de ces associations se connaissaient entre eux et se réunissaient pour prendre des repas en commun, repas qui, comme ceux des Esséniens, avaient un caractère religieux et étaient précédés de nombreuses ablutions. L'admission même dans ces cercles était subordonnée à certaines conditions dont quelques-unes n'étaient pas sans analogie avec celles que les Esséniens exigeaient de leurs néophytes. Enfin, la veille du sabbat, chaque affilié était tenu d'apporter à la maison où devait avoir lieu leurs réunions, les provisions nécessaires, et ces dernières étaient considérées comme propriété commune. Quelques-unes même de ces associations avaient pour devise : « *Pieux l'homme qui dit ce qui est à moi est à toi, ce qui est à toi est à moi* (1). »

Où il paraît plus difficile de retrouver quelque ressemblance avec le Judaïsme, c'est assurément en ce qui concerne l'étrange vénération que les Esséniens avaient pour le Soleil aussi bien que leur rejet des sacrifices et leur théorie sur l'âme. Nous ne rencontrons rien de pareil dans la littérature rabbinique ; mais fort heureusement nous n'en sommes pas réduits à cette seule source, et certains livres apocalyptiques dont l'origine et les tendances juives ne sont mises en doute par personne, nous offrent sur ces différents points des analogies curieuses que Lucius

(1) Geiger, *Sadducæer und Pharisæer*, Breslau, 1863. — Derenbourg, *Hist. de la Palestine*, 168 et *s.*

a fort bien fait ressortir et que nous lui emprunterons en grande partie. C'est ainsi que, d'après ce critique, nous voyons apparaître dans le livre d'Hénoch la notion du Soleil comme un être animé et personnel ; *il* est témoin de toutes les actions humaines, et c'est lui qui, au jour du jugement, déposera en première ligne, avant les anges eux-mêmes (1). Cette idée de la domination du Soleil se retrouve en termes à peu près identiques dans les psaumes de Salomon (2). De là à un respect presque religieux pour cet astre et à la crainte de souiller sa lumière par des actes réputés impurs il n'y a pas loin, et nous nous expliquons maintenant le soin que prenaient les Esséniens de dérober certaines de leurs actions à sa vue.

Quant à la rupture avec le Temple et au rejet des sacrifices, nous en trouvons les traces d'une manière non moins frappante, dans le livre d'Hénoch. Aux yeux de l'auteur, les sacrifices qui se font dans le temple de Jérusalem n'ont aucune valeur; il n'admet pas que Dieu, après avoir abandonné le premier sanctuaire, soit entré dans le second (3). Les psaumes de Salomon, sans condamner aussi énergiquement le service du Temple, ne paraissent pas accorder une plus grande importance au culte de Jérusalem (4). Cette attitude qu'un certain nombre de juifs prenaient ainsi vis-à-vis du sanctuaire national, ne nous fait-elle pas paraître moins étrange la séparation des Esséniens? Nous comprenons à présent l'existence d'un parti tout entier qui a rompu avec le Temple, et cette rupture n'a plus le droit de nous étonner comme un fait extraordinaire et sans exemple dans le Judaïsme.

(1) Hénoch, ch. x.
(2) Psaumes de Salomon, II, 13, 14; IV, 21; VIII, 8.
(3) Livre d'Henoch, LXXXIX, 58, 73; XC, 28.
(4) Ps. de Salomon, XVII, 18; X, 8.

Mais ce n'est pas tout : les analogies avec la doctrine essénienne de l'âme ne sont pas moins curieuses. Comme les Esséniens, le livre d'Hénoch nous parle d'un séjour de délices situé à l'ouest et destiné à recevoir les esprits des justes après leur mort; comme eux, il connaît un lieu sombre et glacial où seront précipitées les âmes des méchants. Comme eux, enfin, il semble croire à la préexistence des âmes (1) et cette doctrine elle-même, du reste, de l'aveu d'un grand nombre de critiques (2), se trouve chez certains rabbins. Certes, nous voilà bien près de la théorie essénienne.

On peut objecter que ces divers écrits où nous avons puisé des analogies si frappantes avec l'Essénisme ne représentaient les croyances que d'un petit groupe d'Israélites perdus dans la masse du peuple, mais peu importe, au fond, le nombre de ceux qui les ont partagées, ne suffit-il pas pour que nous constations l'existence de ces idées en Palestine et en dehors du cercle des Esséniens, pour que nous ne soyons plus surpris de les retrouver chez ces derniers? L'Essénisme a perdu sa physionomie étrange et disparate au sein du judaisme; il n'a plus le droit de nous apparaître comme un phénomène extraordinaire, comme un fait isolé et égaré au milieu de la civilisation juive, semblable à ces blocs erratiques, venus on ne sait d'où et sans rapport avec la nature du sol sur lequel ils reposent, mais plutôt comme un rameau séparé du vieux tronc mosaïque et nous n'avons plus qu'à chercher dans l'histoire le moment favorable où cette séparation a dû s'opérer.

Pour que des hommes aussi pieux que les Esséniens

(1) Livre d'Henoch, XXII, 1 ; XXII, 3 ; LXXXIX, 58.

(2) Gfœrer, *Iahrhundert des Heils*, II, 65 ; Siegfrield, *Philo*. 296,

aient rompu avec le service du temple et la tradition dont ils se montraient cependant si jaloux, il faut des circonstances exceptionnelles. Il faut, surtout, que cet ardent désir de pureté qui les caractérise n'ait pu trouver de quoi se satisfaire dans le grand culte national. Comme toutes les séparations, leur rupture a dû s'opérer brusquement et correspondre à une date précise de l'histoire, ce qui ne veut pas dire que la secte se soit formée du premier coup telle que nous la connaissons; ce n'est que peu à peu, qu'elle à du parvenir à ce degré de développement que Josèphe et Philon nous ont décrit; mais enfin, comme à toutes choses, il y a eu un commencement au mouvement qui lui a donné naissance. Or, s'il est une époque, dans l'histoire des Juifs, particulièrement troublée, où le service du temple soit tombé entre des mains indignes et où par conséquent, la formation d'un parti séparatiste soit possible, c'est assurément celle des guerres religieuses. Aussi n'est-ce pas sans vraisemblance que Lucius (1) a cherché l'origine des Esséniens dans cette période de désordre qui s'étend depuis la déposition illégale du grand prêtre Onias jusqu'à l'avènement de Simon Macchabée ; période remplie d'horreurs et d'iniquités, pendant laquelle la souveraine sacrificature mise, pour ainsi dire, à l'encan par les rois de Syrie, fut tour à tour exercée par des hommes aussi impopulaires et indignes que Jason, Ménélas et Alkimus, grand-prêtres qui, arrivés par l'intrigue et vendus à la domination étrangère, semblent avoir fait tous leurs efforts pour exaspérer le peuple et introduire dans leur patrie les mœurs et la culture grecques! temps néfastes aussi, s'il en fut jamais depuis l'exil, pour la piété Juive, pendant lesquels le

(1) *Opus citat.*, ch. v.

sanctuaire fut profané et les sacrifices interrompus durant trois années entières, où nous voyons, enfin, le seul héritier légitime de la souveraine sacrificature, Onias IV, s'enfuir en Egypte et y fonder un temple rival de celui de Jérusalem. Certes, s'il est un moment propice pour l'avénement d'un parti religieux qui rompt avec le temple et se réfugie au désert, c'est bien celui-là ! En face de tous ces désordres qui déshonoraient le sanctuaire, on comprend que des Juifs, sérieusement épris du désir de conserver leur pureté, aient abandonné ce culte qu'ils considéraient comme souillé et illégal ; on comprend que quelques âmes pieuses et timides, sorties, peut-être, des rangs de ces Khassidim qui représentaient, au milieu de ces troubles, la fidélité à la loi et qui luttaient pour elle fatiguées de combattre et navrées à la vue de tant d'iniquités aient été tentées de se réfugier dans la solitude pour s'arracher à un pareil spectacle et réaliser plus à leur aise leur idéal de pureté. Une retraite de ce genre n'a rien d'invraisemblable : elle se comprend encore mieux sous l'influence des persécutions. Il se peut, comme le prétend Lucius, qu'après l'attentat du grand prêtre Alkimus, qui avait fait périr plusieurs des leurs, un grand nombre de ces Khassidim dont nous parle le 2^{me} livre des Macchabées et qui ne sont pas sans analogie avec les Esséniens, se soient retirés dans le désert et y aient jeté les bases de ces sociétés Esséniennes que nous voyons fleurir quelques années plus tard sous le pontificat de Jonathan. Assurément l'occasion semble des plus favorables pour une rupture ; rien ne nous indique cependant qu'elle ait eu lieu alors. Mais en revanche, nous savons d'une manière positive par le témoignage de Josèphe, qu'un mouvement de ce genre s'opéra sous Antiochus Epiphane. En effet, lorsque ce prince voulut forcer les Juifs à faire des sacrifices

abominables, plusieurs d'entre eux pour échapper à ses violences, se réfugièrent au désert préférant le genre de vie si rude qui les y attendait au reniement de leur foi. Ces fugitifs, que Josèphe nous dépeint poussant la vénération du Sabbat jusqu'à se laisser tuer sans opposer la moindre résistance plutôt que de prendre les armes en un jour pareil, ne seraient-ils pas les précurseurs ou les fondateurs même de l'Essénisme? Certes, le trait que nous venons de citer rappelle bien les mœurs Esseniennes et les privations de toutes sortes qu'eurent à endurer ceux qui échappèrent à ce massacre, étaient bien faites pour les accoutumer à l'existence ascétique et austère de la secte que nous connaissons, aussi bien que la communauté de leurs souffrances et de leurs misères pour resserrer les liens qui les unissaient déjà et les porter à former une association. Peut-être touchons-nous là au berceau de l'Essénisme? Nous n'oserions pas l'affirmer; nous n'oserions pas dire surtout que ce soit là sa véritable et son unique origine, mais ne faut-il pas avouer que les circonstances étaient en ce moment singulièrement propices pour la formation d'un parti séparatiste et la fondation des sociétés Esséniennes, non pas telles, sans doute, qu'elles étaient au temps de Josèphe, de Philon et de Pline lorsqu'ils nous les ont décrites, mais telles qu'elles ont dû être à leur débuts, avant que l'esprit sectaire s'y fût développé et que les excentricités qui en découlent aient eu le temps de se produire.

En terminant ce chapitre, si nous essayons de résumer les conclusions auxquelles nous croyons être arrivés, nous dirons que l'Essénisme par son essence et ses traits généraux se rattache au développement intérieur du judaïsme dont-il n'est qu'une déviation; que c'est bien sur le sol de la Palestine et nulle part ailleurs, qu'il faut

chercher son origine; qu'enfin, le moment de son apparition s'il pouvait être précisé, coïnciderait parfaitement avec la période des troubles qui signalèrent les guerres religieuses et plus particulièrement encore avec la persécution d'Antiochus Epiphane.

Quant à sa disparition nous n'en savons pas davantage. Il est probable cependant que la guerre que les Juifs eurent à soutenir contre les Romains et dans laquelle périrent les derniers débris de leur existence nationale fut particulièrement funeste à ces hommes si pacifiques. Selon toute vraisemblance, poursuivis et traqués eux aussi, comme les Judæo-Chrétiens par les partis opposés, ils durent se réfugier de plus en plus vers l'Est; ce qui concorderait parfaitement avec le récit de Pline qui les fait vivre aux bords de la Mer Morte tandis que Josèphe et Philon qui ont écrit avant lui, semblent ignorer cet endroit comme lieu de leur séjour. Peut-être finirent-ils en partie du moins, par se fondre dans l'Eglise chrétienne, non sans y introduire certaines de leurs excentricités et pourrait-on même reconnaître leur nom, comme le veut Credner, dans quelques-unes des sectes citées par Epiphane : les Osséens, les Sampséens ou les Elkessiens (1)! Cela se pourrait, mais rien ne nous le prouve.

(1) La libre recherche, 30 avril 1875. *Essai sur l'Essénisme,* par F. Nœf. p. 518.

CHAPITRE IV

Rapports entre l'Essénisme et le Christianisme

Notre tâche semblerait se terminer ici, mais une question importante et que nous ne saurions passer sous silence se pose maintenant à nous : L'Essénisme a-t-il joué un rôle dans les origines du christianisme ?

Disons tout d'abord, qu'on a voulu voir dans les Esséniens des disciples même de Jésus. Nous ne nous arrêterons pas à réfuter longuement cette erreur qu'Eusèbe le premier a introduite dans l'histoire et que les partisans du monachisme ont naturellement acceptée avec enthousiasme (1). Cette opinion vient se briser d'elle-même contre les faits et il suffit, pour la réduire à sa juste valeur, de rappeler que les Esséniens existaient bien avant l'ère chrétienne. L'Essénisme ne peut donc dériver du christianisme. La réciproque pour ne pas être chronologiquement impossible serait-elle vraie ? Pour saper la divinité du christianisme, les déistes du siècle dernier ont soutenu que Jésus n'était autre chose qu'un Essénien ; ils ont dit que sa morale et sa doctrine, sublimes, sans doute, à bien

(1) *Hist. Eccl.*, liv. II, ch. xvii.

des égards, n'avaient cependant rien de supra-naturel, mais que, par un trait remarquable de son génie, il avait su emprunter aux religions antiques tout ce qu'elles avaient de meilleur et tout particulièrement à l'Essénisme dont il aurait été un affilié. Cette thèse qui paraissait depuis longtemps abandonnée et dont Strauss lui-même est revenu dans les éditions postérieures de sa vie de Jésus a été reprise, il y a quelques années, par un adversaire naturel du Christianisme : le théologien juif, Graetz (1).

Sur quelles données s'appuie-t-on pour soutenir une pareille assertion? Aucun fait, aucun témoignage contemporain ne nous affirment que Jésus ait eu les moindres rapports avec l'Essénisme ; nulle part les livres du Nouveau Testament ne font allusion à cette secte. Il est vrai qu'on a voulu voir dans ce silence même de nos écrits sacrés une preuve en faveur de l'essénisme de Jésus ; on a dit que si les Evangélistes ne parlaient pas des Esséniens, c'est qu'ils en étaient eux-mêmes ; n'est-ce pas rendre un silence bien éloquent? Pour nous, il nous semble difficile d'admettre que Jésus dans ses nombreux voyages à travers la Galilée et surtout la Judée, n'ait pas eu l'occasion de voir des Esséniens ou du moins d'entendre parler d'eux ; mais comme il ne dut pas rencontrer d'opposition systématique de la part de ces hommes aux mœurs paisibles qui vivaient à l'écart et furent très peu mêlés à son existence, nous comprenons que les auteurs sacrés, qui se bornent à nous raconter la vie de Jésus, sans avoir la prétention de nous initier à la connaissance complète du Judaïsme contemporain, n'aient rien eu à nous apprendre sur leur compte. Rappelons-nous, en effet, que s'ils nous parlent des Pharisiens et des Sadducéens, ce n'est jamais que d'une

(1) Grœtz, *Histoire des Juifs*.

façon indirecte et tout à fait accidentelle, à cause de la lutte constante qu'ils soutinrent avec le maître. Le silence de nos écrits sacrés ne saurait donc être une preuve en faveur de l'Essénisme de Jésus. Les ressemblances qu'on a fait ressortir entre l'Evangile et les enseignements ou les mœurs des Esséniens seraient-elles plus concluantes ? C'est ce que nous allons examiner.

A première vue, les rapprochements s'offrent à nous en très grand nombre. Tout d'abord, comme les Esséniens, Jésus paraît condamner le serment : il suffit de se rappeler les magnifiques paroles du sermon sur la montagne et les recommandations de l'apôtre Jacques qui ne sont que l'écho affaibli de la voix du maître. En apparence, rien de plus conforme à l'usage établi chez les Esséniens ; mais tandis que chez ces derniers cette défense de prêter serment qui provenait, peut-être, de la crainte de prononcer le nom sacré de Dieu et des anges, se légalise et devient un article inviolable de leurs statuts, Jésus, lui, se contente de faire appel à la droiture et à la sincérité du cœur. Sans doute, l'Evangile, par ses principes mêmes, aboutit à l'abolition du serment qui n'aurait plus en effet sa raison d'être, le jour où, tous les hommes régénérés par le christianisme diraient la vérité, mais, à part quelques exceptions rares et récentes d'ailleurs, les disciples du Christ n'ont jamais fait de cette abstention une règle absolue ; ils ont su compter avec les exigences de la faiblesse humaine et de la vie sociale. Jésus lui-même dans la formule qu'il propose à ses disciples que « *votre parole soit oui, oui, non, non,* (1), » ne fait pas autre chose que prononcer un serment. Le mot αμην qui revient si souvent

(1) Matth., v, 37. — *Cours de M. Wabnitz.* — *Vie de Jésus : Sermon sur la Montagne.*

sur ses lèvres, était encore une manière de prêter serment fort en usage chez les Juifs. Enfin, lorsque le grand prêtre l'adjure au nom du Dieu vivant de dire s'il est roi, loin de se récrier il se contente de répéter « tu l'as dit (1). »

Sur d'autres points les enseignements de Jésus semblent encore en harmonie parfaite avec les coutumes des Esséniens ; on croirait qu'il n'a fait que traduire dans un langage sublime ce qui se pratiquait chez eux. Comme eux, par exemple, il paraît professer le mépris des richesses et recommander à ses disciples de ne pas s'amasser des trésors ici-bas, mais au fond, c'est moins la richesse en elle-même qu'il condamne que les soucis dont elle peut-être la source. Les Esséniens se contentaient du nécessaire et ne songeaient qu'à leurs besoins de chaque jour ; Jésus dit aux foules qui l'écoutent : « Ne soyez pas en peine du lendemain, car le lendemain prendra soin de ce qui le regarde. A chaque jour suffit sa peine », mais c'est la confiance en Dieu, en cette providence tutélaire qui veille sur les passereaux et qui a compté les cheveux de notre tête et non le renoncement ascétique qu'il prêche. Les Esséniens étouffaient en eux tout sentiment de colère et recherchaient la paix avec tous les hommes, Jésus proclame « heureux ceux qui procurent la paix et punissable par le jugement quiconque se met en colère, mais dans d'autres passages ne dit-il pas aussi qu'il est venu apporter l'épée et non la paix ?

L'Essénien, lorsqu'il se mettait en route, n'emportait avec lui aucune provision. On a voulu établir un rapprochement entre cette coutume et la recommandation que Jésus fait à ses disciples quand il les envoie à travers les

(1) Matth., xxvi, 64.

campagnes de la Galilée et de la Judée. Eux aussi, ne doivent emporter ni bourse, ni monnaie dans leur ceinture, ni souliers, ni vêtement de rechange ; mais ce n'est là qu'un ordre temporaire qui s'explique parfaitement par la courte durée de leur mission et destiné à leur montrer de quel zèle et de quelle promptitude, ils doivent faire preuve pour le service de l'Evangile, ordre qu'il ne faut probablement pas prendre à la lettre comme semblerait l'indiquer la singulière recommandation qu'il renferme de ne saluer personne sur la route (1). Plus tard du reste, lorsqu'il s'agira d'aller non plus seulement dans la Galilée ou dans la Samarie, mais jusqu'aux extrémités de la terre pour apporter la bonne nouvelle, il leur dira que celui qui a une bourse et un sac les prenne.

Les Esséniens avaient encore l'habitude de règler leurs différends entre eux : un tribunal composé de cent membres prononçait sans appel sur toutes les questions en litige. On a cru que Jésus faisait allusion à une organisation de ce genre lorsqu'il dit à ses disciples ; « Si ton frère a péché contre toi, va le trouver et reprends le sans témoin....., que s'il ne daigne pas les écouter, dis-le à l'assemblée..... », mais il s'agit ici d'une simple leçon de support mutuel que Jésus donne à ses disciples. Avant de recourir à des moyens extrêmes et de s'adresser à un tribunal quelconque, il les engage à user de modération et à faire auparavant toutes les tentatives possibles de réconciliation. On a assimilé aussi les agapes chrétiennes aux repas en commun des Esséniens, mais il n'y a entre les deux que cet abîme : le sang versé de Jésus-Christ dont les agapes étaient la commémoration.

On a invoqué les nombreuses guérisons de malades et

(1) Matth., x, 9 ; Marc, vi, 7 ; Luc, ix, 3 ; x, 4.

de démoniaques opérées par Jésus et on les a comparées à celles des Esséniens ; or c'est ici précisément qu'éclate la supériorité de Jésus sur la petite secte des cénobites qu'on essaie vainement de lui opposer. Rien de surnaturel chez ces derniers, il ne font qu'appliquer les quelques connaissances botaniques ou minéralogiques qu'ils puisent dans les écrits de leurs ancêtres, sans sortir des limites ordinaires de la science expérimentale. Les cures qu'ils opérent sont des essais purement empiriques, Jésus, au contraire, s'appuie sur une force divine agissant en lui ; c'est en vertu de sa propre autorité et non à l'aide de formules magiques ou d'un talisman quelconque qu'il commande à la maladie et aux démons. Rarement il recourt à des moyens extérieurs, ou s'il en fait usage, ces moyens sont hors de proportion avec les résultats qu'il obtient.

Enfin l'Evangile et l'Essénisme, dit-on, se rencontrent aussi sur les grands principes de la morale sociale. Le Christianisme, en proclamant la haute dignité des hommes et leur égalité devant Dieu, condamne par ses principes mêmes l'esclavage que les Esséniens avaient aboli de fait. Sans doute l'Evangile ne se prononce pas explicitement sur cette question ; certains passages des Ecritures sembleraient même prouver que ni Jésus, ni les apôtres n'ont voulu abolir un usage si profondément enraciné dans les mœurs de l'époque. Nous trouvons des exhortations formelles adressées aux esclaves chrétiens pour les encourager à persévérer dans leur fidélité et à rester dans leur état à moins qu'ils ne trouvent l'occasion de s'en libérer d'une manière légale, mais il est bien évident qu'au fond toute la doctrine évangélique est la condamnation flagrante d'un usage aussi inhumain que barbare et que l'Essénisme et le Christianisme sont

parfaitement d'accord sur ce point. Seulement ici, comme partout se manifeste encore la supériorité de la morale chrétienne dans les moyens qu'elle emploie. Jésus dont le but n'est pas de fonder une petite secte religieuse, mais de régénérer l'humanité par la sanctification des âmes ne proclame pas l'abolition de l'esclavage, mais il laisse à l'esprit tout entier de son œuvre le soin d'opérer une transformation graduelle et de faire disparaître peu-à-peu un état contraire à la dignité humaine.

Pour établir une dernière ressemblance on a prétendu en s'appuyant sur le récit des Actes (4-34) que la primitive église s'était organisée sur la base d'un socialisme religieux tout-à-fait semblable à celui des Esséniens et on n'a voulu voir qu'un essai malheureux de communisme dans le généreux élan qui poussa les premiers chrétiens à déposer leurs biens aux pieds des apôtres. Il suffit de lire attentivement les passages où ces faits sont relatés, pour s'apercevoir qu'il s'agit ici d'une explosion tout-à-fait spontanée de l'amour fraternel et non d'une communauté de biens obligatoire comme chez les Esséniens; ce qui le prouve, ce sont les paroles mêmes adressées par Pierre à Ananias et à Saphira; ce sont aussi les plaintes des hellénistes qui se fâchent de ce que leurs veuves sont négligées dans la distribution des aumônes. Assurément si une pareille communauté de biens eût existé à Jérusalem parmi les chrétiens, de semblables secours n'eussent pas été nécessaires, et surtout nous ne verrions pas la mère de Marc en possession d'une maison qui lui appartenait en propre (1). En vérité nous voilà loin du communisme des Esséniens! Nulle part dans l'Evangile, l'abandon de la fortune privée au profit de la

(1) Actes, xii, 12.

communauté, ne nous est présenté comme une condition d'admission dans l'Eglise chrétienne; mais il n'est pas étonnant que dans l'ardeur de leur foi et de leur amour, les riches aient fait abnégation de leurs biens pour en donner une part à leurs frères plus pauvres et que ce mouvement ait pris assez d'extension pour donner à l'Eglise naissante toutes les apparences d'un communisme social.

Telles sont réduites à leurs justes proportions, les ressemblances que l'on invoque pour établir un lien de parenté entre les deux doctrines. Nous n'irons pas jusqu'à nier absolument l'existence de certaines analogies; nous ne contesterons pas aux Esséniens une certaine pureté de morale, certains enseignements même, qui les rapprochent de Jésus, mais il n'y a pas là de quoi nous embarrasser et surtout de quoi nous faire conclure à une filiation quelconque. L'Essénisme n'a-t-il pas comme le Christianisme ses racines dans l'ancienne alliance, dès lors comment s'étonner de trouver entre les deux quelques points de contact?

Du reste, à tous les rapprochements qu'on a vainement essayé de faire, à toutes ces analogies, nous pourrions opposer des divergences encore plus nombreuses et non moins importantes et, si nous pénétrons dans les détails, nous trouverons encore plus de différences que de ressemblances entre les membres de la petite communauté cénobitique et Jésus. Il nous suffira de citer quelques traits de la vie du Seigneur, qui nous dispenseront tout de suite d'entrer dans de plus longs développements. Comment reconnaître un Essénien dans ce Jésus qui entre au temple et dans les synagogues? dans ce Fils de l'Homme, qui ne craint pas de s'asseoir à la table des péagers et des gens de mauvaise vie, qui se laisse enduire d'huile odori-

férante (chose bien étrange pour un Essénien)! par une pécheresse repentante? Pourrait-il être un Essénien, celui qui a prononcé cette parole, si opposée à l'esprit de l'essénisme ? « Le sabbat a été fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat. » Ah ! ils auraient été bien scandalisés, ils l'auraient bien renié pour un des leurs, ces Esséniens rigides, qui, pour rien au monde, n'auraient mis les pieds dans le temple de Jérusalem! Qu'auraient-ils dit, ces hommes, qui frémissaient sans cesse à la pensée de tout contact impur, du sans-façon avec lequel Jésus fréquentait les classes réputées les plus impures de la population! Qu'auraient-ils dit ces éternels plongeurs, toujours en train de se purifier, de ces repas où l'on ne prenait pas même la peine de se laver les mains? Qu'auraient-ils pensé, enfin, eux qui professaient les plus grands mépris pour la femme, de ce Jésus qui cause avec une Samaritaine et pardonne à une adultère, qui admet au rang de ses disciples et dans son intimité les saintes femmes, qui compte enfin, parmi ses apôtres, un homme marié, tel que Pierre? Assurément, rien n'est plus opposé au caractère essénien. Mais ce n'est pas tout : on peut admettre tant qu'on voudra des ressemblances entre les enseignements de Jésus et ceux des Esséniens; on peut dire que Jésus, aussi bien que les Esséniens, a condamné l'usage du serment, recommandé le mépris des richesses, blâmé la cupidité, la colère; ce n'est pas sur des rapprochements particuliers qu'il faut insister, c'est à l'esprit même de la doctrine que nous devons regarder. Or, sans revenir sur les enseignements de Jésus, qui sont diamétralement opposés à ceux des Esséniens, sans rappeler ses paroles mémorables sur les ablutions, l'observation du sabbat et le jeûne, dans lesquelles il serait bien difficile de reconnaître un disciple des Esséniens, qu'il nous suffise d'opposer le

particularisme étroit de ces derniers à l'universalisme de la religion de Jésus ; qu'il nous suffise surtout de faire ressortir leurs points de vue si différents sur la grande doctrine du salut. Les Esséniens s'adressent à l'homme comme étant capable par lui-même de se sauver, pourvu qu'il s'adonne à la pratique de la vertu ; Jésus s'adresse à l'homme pécheur, incapable par lui-même d'opérer son salut, ayant non-seulement besoin d'un sauveur, mais encore d'un guide et d'un soutien, s'il veut se maintenir dans le chemin de la sanctification. Ici, l'abîme est tellement profond, que l'on est obligé d'avouer que si le Christ est sorti de l'essénisme, le disciple a singulièrement dépassé ses maîtres et renouvelé leur enseignement. Mais ce qui nous fait surtout conclure au non-essénisme de Jésus, et ce qui nous fait croire à la divinité du Christianisme et repousser comme un blasphème toute tentative d'y retrouver des éléments étrangers et humains, c'est la sainteté parfaite de son fondateur, c'est cette perfection morale qui brille en lui et qu'aucun système philosophique ou religieux ne saurait atteindre, et nous terminons cette étude bien insuffisante, nous le sentons, plus affermis que jamais dans notre conviction que le Christ n'est le disciple d'aucune école, mais que ces enseignements aussi bien que sa personne sont divins.

THÈSES

I

La date de l'apparition des Esséniens, pas plus que l'étymologie de leur nom, ne saurait être fixée d'une manière précise; sur ce terrain on ne peut faire que des conjectures plus ou moins vraisemblables.

II

Il n'est pas nécessaire, pour expliquer l'existence d'une secte telle que l'Essénisme au sein du peuple juif, de recourir à des influences ou à des importations étrangères; sans sortir des limites de la Palestine on peut retrouver les origines et le développement du mouvement essénien dans l'évolution du Judaïsme lui-même.

III

Jésus n'a été ni un Essénien, ni le disciple d'une école quelconque. Son enseignement, vraiment personnel et original, dépasse d'une hauteur divine tout ce que la conscience humaine avait pu trouver avant lui sur la morale et sur Dieu.

IV

La meilleure preuve du non-essénisme de Jésus, c'est la perfection morale qui brille en lui et qu'aucun système philosophique ou religieux n'atteindra jamais.

V

La Bible contient toute la Révélation, mais toute la Bible n'est pas la Révélation.

VI

La doctrine des peines éternelles est incompatible avec la bonté de Dieu.

VII

La prescience divine n'amoindrit en rien la liberté de l'homme. Dieu peut savoir d'avance quel usage je ferai de ma liberté, sans que cette dernière soit compromise.

VIII

Le choix du pasteur devrait appartenir exclusivement à la paroisse tout entière, hommes et femmes.

IX

Une Eglise sans confession de foi est une armée sans drapeau : mais dans les conditions actuelles de l'Eglise réformée, sous le régime du Concordat, l'imposition générale d'une confession de foi, serait un acte arbitraire. A ce point de vue il faut souhaiter la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

X

La meilleure des confessions de foi est celle qui, tout en renfermant les principes essentiels au salut, est la plus large.

Vu par le Président de la soutenance :
Montauban, 23 juin 1882.
C. BRUSTON.

Vu par le Doyen :
Ch. BOIS.

Vu et permis d'imprimer :
Toulouse, 24 juin 1882.
Le Recteur,
A. PERROUD.